

de division flottant à sa mâture. Nous rejoignons le *Navarin* qui se place à notre droite et bientôt l'*Eure*, à la blanche carène, vient prendre notre gauche, et se maintenant en ligne, la petite escadre met le cap au large, laissant bientôt s'estomper dans la nuit la séduisante Martinique et son redoutable Mont-Pelé.

Ces pages consacrées à la Martinique et destinées à conserver, à raviver le souvenir d'un éclat, d'une richesse et d'un charme qui paraissaient éternels, ont été écrites il y a quarante ans, et c'est avec une douloureuse émotion, qu'en 1902, je les recueille dans mon journal de voyages de 1862; car mes descriptions et mes impressions d'alors ne s'appliquent qu'à un passé qui n'est plus et ne font revivre que des ruines et des morts. Ce qui est né par le feu a péri par le feu!

Je disais alors que le volcan du Mont-Pelé avait, un jour, fait surgir des eaux une masse informe qui, délicieusement parée par la nature, devint une terre fortunée; je puis ajouter avec la plus amère tristesse qu'un jour peut-être il la replongera dans le goufre! Et devant ces puissances mystérieuses et indomptables, l'homme, cet atome vaniteux qui croit être maître de tout, n'a plus qu'à courber la tête, car il trouve, partout et toujours, plus puissant que lui!

Septembre 1902.

## CHAPITRE VI

### DE LA MARTINIQUE A VERA-CRUZ

---

Navigation en conserve. — Température insupportable dans la mer des Antilles. — Inconvénients de notre navigation à la voile. — Violents orages. — Passage du banc de Campêche. — Le golfe du Mexique. — Atterrissage. — Arrivée à Sacrificios. — Nouvelles peu satisfaisantes de la situation au Mexique. — Débarquement difficile à Vera-Cruz.

La traversée de la Martinique à Vera-Cruz fut absolument désagréable. Nous marchions avec une lenteur désespérante, étant obligés de régler notre allure sur celle du *Navarin* qui dès le lendemain de notre départ signalait de ralentir, car il ne pouvait suivre, sa machine étant essouffée. Comment le ministère de la Marine, ordonnateur des marches navales, n'avait-il pas composé ses groupes avec des navires de même marche? Il y avait, là encore dans les bureaux, des ronds-de-cuir comme à ceux de la Guerre.

D'autre part, la mer des Antilles est une fournaise et on s'y éternisait avec un plein chargement d'hommes entassés qui mouraient de soif; on nous rationnait l'eau de façon scandaleuse; il fallait faire une demande spéciale et signer un bon pour avoir de quoi faire un grog. Et dire qu'en arrivant à Vera-Cruz, le *second* du vaisseau se félicitait d'avoir encore assez d'eau de Toulon pour rentrer en France.

Evidemment les ronds-de-cuir avaient donné l'ordre d'économiser l'eau afin d'en rapporter! Peut-être pour la rendre aux fontaines?

Dans ces divers ordres d'idées, il faut remarquer qu'on avait aussi donné des ordres aux commandants des vaisseaux



d'économiser le charbon. Cela est logique et raisonnable dans une certaine mesure. Qu'on marche à la voile, quand il y a du vent; mais lorsqu'on ne peut ainsi filer que 3 ou 4 nœuds, on commet une faute de ne pas faire appel à la vapeur pour gagner plus vite une zone où on trouvera une bonne brise et, en abrégant la traversée, éviter souvent une tempête qui coûtera plus cher que le charbon consommé.

Ces prescriptions relatives à l'économie exagérée du charbon ont produit, pendant le transport des troupes françaises au Mexique, des effets désastreux à l'égard des chevaux transportés, et je puis citer comme exemple, les traversées de l'*Aube* et du *Jura*, portant de la cavalerie. Si ces navires avaient abrégé leur voyage de France à la Martinique seulement de deux jours, ils auraient évité une violente tempête dans laquelle ils ont perdu plus de cent chevaux chacun. C'est une singulière façon de faire des économies. Le charbon aurait pu être remplacé, tandis que les chevaux nous ont toujours manqué. En tout cas, le charbon consommé aurait coûté cent fois moins cher que les deux cents chevaux sacrifiés.

Nous restions donc plongés dans un marasme contre lequel luttaiement péniblement les interminables parties de dominos ou bien des concerts que, chaque soir, donnait la musique dans un décor merveilleux des couchers de soleil qui sont la note artistique de ces parages. Pourtant la nature vint elle-même secouer brutalement la torpeur générale par une féerie en plusieurs tableaux qu'on ne voit qu'aux Antilles.

Nous étions par le travers de la Jamaïque dont la silhouette lointaine s'embruma vers le soir et fut bientôt le foyer de manifestations électriques qui illuminaient l'horizon; puis le ciel tout autour de nous n'est plus qu'une calotte de feu que les éclairs sillonnent en tous sens. Une trombe de vent s'abat sur le vaisseau; sa voile est pourtant en partie repliée, mais : « Cargue tout », gronde, avec l'autorité suprême du danger menaçant, le porte-voix de l'officier de quart; alors les grandes nappes de toile se tordent, se dé-

tendent avec des éclats semblables à ceux de la foudre. Une pluie torrentielle vient enfin compléter le cataclysme.

Impressionné par ce déchaînement de tous les éléments, je monte sur le pont et, à ce moment, un éclair frappe le grand mât du vaisseau et descend en une boule de feu sur son paratonnerre; je me crus aveuglé. Je restai longtemps en contemplation émue du spectacle le plus grandiose qu'on puisse imaginer; puis, quand je fus bien trempé par les eaux du ciel et de la mer, je redescendis satisfait.

Au jour, la tempête s'apaise, les éléments se calment et le *Saint-Louis* reprend sa route vers le détroit de Campêche, qu'il franchit le 11 octobre.

Pendant quatre jours encore il nous faut bouliner sur les eaux du golfe du Mexique, retardé toujours par la lenteur du *Navarin*. Mais, entre temps, on se préoccupe du débarquement et nous commençons nos préparatifs, disposant toutes nos affaires pour nous mettre en route aussitôt notre descente à terre. On nous avait, en effet, tant raconté que, d'après les ordres formels de l'Empereur, on ne devait pas s'arrêter un seul instant à Vera-Cruz, que nous pensions monter en chemin de fer en débarquant et nous éloigner, pendant la première journée, d'au moins 15 ou 25 lieues de cette côte mortelle. Mais quelle cruelle désillusion nous attendait ! Encore les ronds-de-cuir.

Enfin, le 15 octobre, le point de midi nous met à 25 lieues de terre. Si le temps était découvert nous pourrions apercevoir le sommet neigeux du Pic d'Orizaba, mais le ciel est sombre et nous ne voyons rien.

Vers le soir, une brise fraîche commence à souffler du Nord, et, comme on ne peut atterrir à Vera-Cruz pendant la nuit, le commandant fait allumer les feux pour ne pas se laisser pousser à terre et nous allons faire une promenade vers le Nord, le long de la côte; le lendemain matin, nous revenons vers notre but.

Avant le jour, j'étais sur le pont; le temps était toujours sombre et menaçant. Cependant, dès qu'il fit clair, je vis la



terre se dresser immense devant nous. Nous étions en face du *Coffre de Pérote* dont on ne voyait que le bas de la montagne, le sommet étant noyé dans la brume supérieure. Quant au Pic d'Orizaba, on le devinait à peine au milieu des nuages. Néanmoins, je fixai sur mon album la première vue de cette terre qui allait être pour nous le théâtre de grands événements.

Nous longeons la côte en descendant vers le Sud; enfin des pointes détachées apparaissent au raz de l'eau, puis se réunissent et deviennent de longues bandes plates et irrégulières qui constituent la ligne d'écueils s'étendant en avant de Vera-Cruz. Il semble que cette malheureuse ville n'ait pas assez de fléaux recelés dans ses murs, il faut qu'elle s'entoure encore de dangers extérieurs pour se rendre plus terrible aux étrangers qui veulent l'aborder.

Décidément, la première impression n'est pas favorable au Mexique ! La vigie nous signale bientôt un grand nombre de navires au mouillage. Nous sommes tous anxieux de savoir si le courrier de France est encore dans le port et si nous arriverons à temps pour lui confier nos lettres.

Avant de donner dans le chenal qui serpente au milieu des brisants, nos deux conserves se placent en colonne derrière nous, l'*Eure* occupant le milieu; nous mettons en panne et demandons un pilote. On nous fait espérer que le navire noir, aux formes élancées, à la faible mâture que l'on voit mouillé sous Saint-Jean-d'Ulloa, est le paquebot que nous désirons. Aussitôt nous achevons nos lettres et nous les tenons prêtes à reprendre le chemin de la France.

Quel horrible aspect présente cette côte de Vera-Cruz ! Quelle terre plate, désolée ! La ville, dont on ne voit du large qu'une longue muraille blanche qui la clôt sur le bord de la mer, apparaît comme un immense cimetière, le Campo santo des Espagnols.

Sur la droite, s'élève, au-dessus des brisants, la masse sombre du fort d'Ulloa; et, à gauche, l'îlot chétif et dénudé de *Sacrificios* apparaît à peine au-dessus de la mer. En

arrière sont mouillés cinq vaisseaux et plusieurs autres navires, parmi lesquels se dessinent les lignes sévères de la frégate cuirassée la *Normandie*.

Vers 10 heures, le pilote monte à bord et annonce que la fièvre jaune a disparu à peu près et que les routes commencent à sécher. Ces nouvelles sont celles qui nous intéressent le plus, aussi nous causent-elles une vive satisfaction.

Enfin, la *Normandie*, qui a à son bord l'amiral commandant la division navale, nous remplit de joie en nous signalant que le courrier de France partira à midi.

Un quart d'heure après l'arrivée du pilote, nous mouillons à *Sacrificios* où nous éprouvons une satisfaction sérieuse en nous voyant à l'abri, quand on signale les symptômes d'un coup de vent de Nord pour le soir. Quelle chance d'avoir évité le cataclysme nocturne auquel nous avons déjà été soumis dans la mer des Antilles ! Ces coups de vent de Nord dont nous n'avons pas encore apprécié toute la violence, sont, avec le *Vomito*, les deux fléaux du golfe du Mexique. Depuis deux jours, il vente violemment et les vaisseaux arrivés avant nous, n'ont pas encore pu débarquer leurs troupes. On nous fait envisager la perspective de rester à bord 4 ou 5 jours pour attendre notre tour de débarquement.

Peu après notre arrivée, l'amiral Jurien de la Gravière qui, depuis longtemps a repris le simple commandement de sa flotte, vient à bord saluer le général et s'enferme avec lui pour conférer.

Cependant, nous lançons des regards anxieux autour de nous; la vue de la terre, des arbres, des montagnes, l'apparition de maisons qui ne sont pas en bois et ne gémissent pas sans cesse comme un panier d'osier, ainsi que fait le *Saint-Louis*, nous donnent une bien grande envie de sortir de cette grande boîte où nous sommes emprisonnés depuis si longtemps. L'îlot de *Sacrificios* est là, à 150 mètres de nous, mais son aspect est peu séduisant. Elevé au-dessus de l'eau d'un ou deux mètres au plus, il est couvert de roseaux et de tas de charbon, c'est le magasin à combustible



de la flotte; enfin une des pointes de cette île de sable est hérissée de tombes et de croix : c'est le cimetière de la marine. Voilà encore une préface peu agréable que nous offre le commencement de nos relations avec le Mexique ! Plusieurs lignes de brisants, parallèles à la plage, relient cet îlot et quelques autres plus petits encore avec le rocher de Saint-Jean-d'Ulloa, et font de toute cette baie une immense rade.

Vera-Cruz apparaît au fond et nous semble moins mal, vue de ce côté. Les grandes églises avec leurs clochers et leurs marabouts lui donnent un aspect légèrement byzantin et en tout cas très pittoresque.

Depuis que nous sommes au mouillage, les apparences de coups de vent sont devenues des réalités et le temps commence à devenir menaçant; il vente déjà très fort, la baie a perdu son calme et sa sérénité, elle devient sombre et moussueuse; aussi les vaisseaux s'empresse de caler leurs mâts de hune.

Après la visite de l'amiral, c'est le colonel d'état-major Lacroix qui est depuis longtemps à Vera-Cruz et doit être chef d'état-major de notre division, qui vient à bord saluer le général. Les nouvelles qu'il apporte sont moins bonnes que celles données par le pilote. Le Vomito est toujours intense, les transports sur les routes sont encore impossibles avec des voitures, les vivres sont rares. Presque tous les convois montant à Orizaba sont attaqués et dévalisés. Enfin Vera-Cruz est bloqué, au point qu'on ne peut plus aller seul à 50 mètres de ses murs, sous peine d'être enlevé.

Ce petit résumé de la situation est peu souriant et fait supposer que nous pourrions bien rester quelque temps à la côte. Aussi est-il très nécessaire que le général descende à terre pour prendre la direction des affaires, donner un peu d'impulsion et remonter la machine qui ne va plus du tout.

Cependant le temps est bien mauvais, il y a six lieues de rade à parcourir et la mer est très grosse. Mais malgré tout, le général se décide à débarquer avec la baleinière qui a amené le colonel Lacroix. Sachant que la mer ne m'effraie pas, il m'emmène avec lui.

Nous n'avions pas parcouru trois cents mètres que nous étions déjà inondés, et le vent fraîchissait et la mer devenait de plus en plus menaçante. Notre baleinière bondissait comme un bouchon sur les lames. Il m'eut été à peu près indifférent de prendre un bain forcé et d'aller m'accrocher à quelque navire voisin, car nous étions encore au milieu des mouillages; mais je commençais à être inquiet pour le général et je lui démontrai combien il était imprudent, impossible même, d'atteindre Vera-Cruz par un temps pareil. Enfin, on se décida à faire demi-tour. En revenant, le général voulut monter à bord de la *Normandie*, mais nous ne pûmes jamais accoster, nous aurions brisé notre frêle embarcation contre la muraille de fer de la lourde frégate. Il nous fallut revenir au *Saint-Louis* et encore nous eûmes des peines infinies pour monter à bord. Nous n'y parvînmes qu'après de nombreux efforts de gymnastique et des bains d'eau salée. Force nous était de passer encore une nuit sur le vaisseau.

Le lendemain, 17 octobre, le temps s'est remis au beau, la mer est calme, le soleil radieux. Dès le point du jour, on commence à débarquer les chevaux dans les chalands qu'un petit vapeur remorque à Vera-Cruz; les bagages et les voitures sont emmenés de la même manière. Enfin, quand tout est expédié, nous faisons nos adieux à tous les officiers de l'état-major du *Saint-Louis* et leur adressons des remerciements sincères pour l'hospitalité charmante qu'ils nous ont donnée; nous nous félicitons mutuellement des excellentes relations qui n'ont jamais cessé de régner entre nous. Le 95<sup>e</sup> devait rester encore à bord et y attendre son tour de débarquement. Quant à nous et l'état-major de la division nous descendons tous avec notre chef.



Le général Bazaine embarque dans un grand canot, armé en son honneur et, au moment où il quitte le vaisseau, une salve de treize coups de canon salue son départ.

## CHAPITRE VII

### SÉJOUR A VERA-CRUZ

---

Débarquement du général Bazaine. — Situation lamentable des troupes laissées à Vera-Cruz. — Le général Bazaine nommé gouverneur à Vera-Cruz et commandant des Terres-Chaudes. — Assainissement de Vera-Cruz. — Défense d'envoyer de nouvelles troupes à Orizaba. — Disette à Orizaba. — Bazaine demande et obtient de prendre par Jalapa, une deuxième ligne d'opération. — Difficultés de cette marche. — Incidents de mer. — Le Norte 26 octobre. — Expansion au dehors de Vera-Cruz. — Situation difficile à Orizaba. — Naufrages dramatiques. — Engagements de la colonne de Berthier dans le sud de Vera-Cruz. — Occupation de Jalapa. — Nécessité de s'élever sur les plateaux. — Expédition de Tampico. — Inaction du général en chef. — Le 5 décembre, départ pour Jalapa.

Le débarquement à Vera-Cruz d'un des plus grands chefs du corps expéditionnaire fut solennel dans sa simplicité, car cet homme qui quittait le *Saint-Louis*, c'est-à-dire la France, dont les canons et les couleurs saluaient le départ, allait devenir, par la volonté impérieuse des événements, le plus grand sur cette terre des Montézuma et de Fernand Cortez, tenir dans ses mains sa destinée et, comme eux, s'entourer de gloire et de renommée, pour subir ensuite les durs, les injustes caprices du destin, dans ce pays aux origines presque inconnues, aux légendes mystiques et dont la devise fut toujours : « Grandeurs et décadences. »

Ainsi que la Sirène des temps antiques, étalant ses séductions pour attirer le navigateur, la nature s'est parée et répand partout ses charmes, ses sourires, pour recevoir ce soldat étranger qui durant cinq années va incarner le génie du Mexique.